

Qu'il pense plus que les hommes » (p. 108). A nouveau, je hoche de la tête, puis conclus en me disant que tout cela appartient au poème, à cette langue de vie et de traces qui nous reste à entendre. Si vous cherchez une voix amie et sage, lisez Yves Namur.

Pierrick de Chermont

Ludovic Le Gall, *Le jour où mon père ne m'a pas tué et ce qui s'ensuivit*, Éditions de la Tête en l'air.

Ce livre est extraordinaire. Le mot qui me vient à l'esprit pour en parler est « force » ; une force qui ne souffre pas de la division en chapitres courts, au contraire, puisque chacun, ou presque, évoque un moment où tout bascule, entre la vie et la mort, l'enfance et la solitude, l'adolescence et l'âge adulte, le plaisir et la conscience, et quand les choses restent en suspens, c'est au profit de l'accès à la vérité (comme dans le combat du torero). L'auteur y fait coïncider l'instantané et le définitif. Ce moment intense est « innommable » et les stratégies pour lui donner un nom malgré tout (« action de grâces », par exemple), souvent parfaitement inattendu, sont aussi un jeu baroque avec le lecteur qui s'y prête parce qu'il sent l'auteur aussi dérouté que lui. Dans cette approche de « l'instant blanc », il traverse tous les domaines, depuis l'intimité du couple jusqu'à l'exploration « réaliste » des banlieues et des aéroports. On trouve même parmi les proses le beau poème « Cette femme inconnue ». Il me semble qu'un fil secret court d'un texte à l'autre, même s'il disparaît parfois dans la tapisserie : le fil de la quête de Celui qui cherche l'auteur depuis toujours (quête passant par les « Exercices spirituels » racontés avec beaucoup d'humour), qui déboucherait sur un consentement à être aimé. Vu le point de départ, la « déprise » de celui qui s'était juré de ne se reposer sur personne n'a pas dû être facile.

Jean-Pierre Lemaire